

« La justice et la vérité sont deux pointes si subtiles, que nos instruments sont trop mousses pour y toucher exactement. S'ils y arrivent, ils en écachent la pointe, et appuient tout autour, plus sur le faux que sur le vrai ». Blaise Pascal, *Pensées* 82B.

« Société décente » : Rousseau : il s'agirait d'une société où « nul citoyen n'est assez opulent pour pouvoir en acheter un autre, et nul n'est assez pauvre pour être contraint de se vendre ». Orwell : une société décente est une société où « chacun aurait les moyens de vivre librement et honnêtement d'une activité qui ait un sens humain ».

Tocqueville : « Tous les hommes de nos jours sont entraînés par une force inconnue qu'on peut espérer régler et ralentir, mais non vaincre, qui tantôt les pousse doucement et tantôt les précipite vers la destruction de l'aristocratie » (*L'Ancien Régime et la Révolution*). Fouillée : « La justice n'échappe pas plus que tout le reste à la grande loi de l'évolution et du progrès » (*La science sociale contemporaine*, p. 324). Ou encore A. Fouillée : « Comme cette buée grise et âcre que laisse derrière lui un train en marche, et qui finit par se dissiper, la démocratie de notre époque emporte avec soi son nuage de fumée qui peut, sur le moment, être assez épais pour voiler l'horizon et faire croire à un arrêt ou à un recul. En réalité, nous avançons vers un ordre de choses où la part croissante faite aux volontés individuelles et à leurs libres contrats n'empêchera pas les liens organiques de subsister et de s'étendre » (*La démocratie politique et sociale*, p. 201). Marx : « La bourgeoisie a joué dans l'histoire un rôle éminemment révolutionnaire (p. 33)... avant tout, la bourgeoisie produit ses propres fossoyeurs. Sa chute et la victoire du prolétariat sont également inévitables » (*Manifeste du parti Communiste*, p. 52). A mettre en relation avec le texte célèbre de W. Benjamin (*9<sup>e</sup> thèse sur la philosophie de l'histoire*), qui apporte une note discordante.

Marx, Manifeste de Parti Communiste :

« La bourgeoisie a joué dans l'histoire un rôle éminemment révolutionnaire. Partout où elle a conquis le pouvoir, elle a foulé aux pieds les relations féodales, patriarcales et idylliques. Tous les liens complexes et variés qui unissent l'homme féodal à ses supérieurs naturels, elle les a brisés sans pitié pour ne laisser subsister d'autre lien, entre l'homme et l'homme, que le froid intérêt, les dures exigences du paiement au comptant. Elle a noyé les frissons sacrés de l'extase religieuse, de l'enthousiasme chevaleresque, de la sentimentalité petite bourgeoise dans les eaux glacées du calcul égoïste... La bourgeoisie a dépouillé de leur auréole toutes les activités qui passaient jusque-là pour vénérables et qu'on considérait avec un saint respect. Le médecin, le juriste, le prêtre, le poète, le savant, elle en a fait des salariés à ses gages .

La bourgeoisie a déchiré le voile de sentimentalité qui recouvrait les relations de famille et les a réduites à n'être que de simples rapports d'argent.

La bourgeoisie a révélé comment la brutale manifestation de la force au moyen âge, si admirée de la réaction, trouva son complément naturel dans la paresse la plus crasse. C'est elle qui, la première a fait voir ce dont est capable l'activité humaine : elle a créé de tout autres merveilles que les pyramides d'Egypte, les aqueducs romains, les cathédrales gothiques ; elle a mené à bien de tout autres expéditions que les invasions et les croisades.

La bourgeoisie ne peut exister sans révolutionner constamment les instruments de production, c'est-à-dire tous les rapports sociaux. Le maintien sans changement de l'ancien mode de production était, au contraire, la condition première de leur existence. Ce bouleversement continu de la production, ce constant ébranlement de tout le système social, cette agitation et cette insécurité perpétuelles distinguent l'époque bourgeoise de toutes les précédentes. Tous les rapports sociaux, traditionnels et figés, avec leur cortège de conceptions et d'idées antiques et vénérables, se dissolvent ; ceux qui les remplacent vieillissent avant d'avoir pu s'ossifier. Tout ce qui avait solidité et permanence s'en va en fumée, tout ce qui était sacré est profané, et les hommes sont forcés enfin d'envisager leurs conditions d'existence et leurs rapports réciproques avec des yeux désabusés » (p. 33, Editions sociales).

« ... Les classes moyennes, petits fabricants, détaillants, artisans, paysans, tous combattent la bourgeoisie parce qu'elle est une menace pour leur existence en tant que classes moyennes. Elles ne sont donc pas révolutionnaires, mais conservatrices : elles cherchent à faire tourner à l'envers la roue de l'histoire » (p. 48).

« ... Quant à la racaille, cette pourriture passive des couches inférieures de la vieille société, elle peut se trouver, çà et là, entraînée dans le mouvement par une révolution prolétarienne ; cependant, ses conditions de vie la disposeront plutôt à se vendre à la réaction » (p. 48).

« ... Les conditions d'existence de la vieille société sont déjà détruites dans les conditions d'existence du prolétariat. Le prolétaire est sans propriété ; ses relations avec sa femme et ses enfants n'ont plus rien de commun avec celles de la famille bourgeoise ; le travail industriel moderne, l'asservissement de l'ouvrier au capital, aussi bien en Angleterre qu'en France, en Amérique qu'en Allemagne, dépouillent le prolétaire de tout caractère national. Les lois, la morale, la religion sont à ses yeux autant de préjugés bourgeois derrière lesquels se cachent autant d'intérêts bourgeois » (p. 49).

« ... Les prolétaires n'ont rien à sauvegarder qui leur appartienne : ils ont à détruire toute garantie privée, toute sécurité privée intérieure » (p. 49).

« ... La bourgeoisie est incapable de remplir plus longtemps son rôle de classe dirigeante... Elle ne peut plus régner, parce qu'elle est incapable d'assurer l'existence de son esclave dans le cadre de son esclavage... » (p. 51).

« Ce qui caractérise le communisme, ce n'est pas l'abolition de la propriété en général, mais l'abolition de la propriété bourgeoise... la propriété privée d'aujourd'hui, la propriété bourgeoise. *abolition* »

« ... veut-on parler de cette forme de propriété antérieure à la propriété bourgeoise qu'est la propriété du petit bourgeois, du petit paysan ? Nous n'avons que faire de l'abolir, le progrès de l'industrie l'a abolie et continue à l'abolir chaque jour » (p. 55).

→ Parmi les mesures envisagées : « Travail obligatoire pour tous ; organisation d'armées industrielles, particulièrement pour l'agriculture » (p. 69).

« la famille, dans sa plénitude, n'existe que pour la bourgeoisie ; mais elle a pour corollaire la suppression forcée de toute famille pour le prolétaire et la prostitution publique » (p. 61).

« Les communistes n'ont pas besoin d'introduire la communauté des femmes ; elle a presque toujours existé... le mariage bourgeois est, en réalité, la communauté des femmes mariées. Tout au plus pourrait-on accuser les communistes de vouloir mettre à la place d'une communauté des femmes hypocritement dissimulée une communauté franche et officielle ; Il est évident, du reste, qu'avec l'abolition du régime de production actuel, disparaîtra la communauté des femmes qui en découle, c'est-à-dire la prostitution officielle et non officielle » (p.63).

« Les ouvriers n'ont pas de patrie. On ne peut leur ravir ce qu'ils n'ont pas... Le prolétariat de chaque pays... est encore par là national, quoique nullement au sens bourgeois du terme » (p. 64).

« Quant aux accusations portées d'une façon générale contre le communisme, à des points de vue religieux, philosophiques et idéologiques, elles ne méritent pas un examen approfondi. Est-il besoin d'une grande perspicacité pour comprendre que les idées, les conceptions et les notions des hommes, en un mot leur conscience change avec tout changement survenu dans leurs conditions de vie, leurs relations sociales, leur existence sociale. Que démontre l'histoire des idées, si ce n'est que la production intellectuelle se transforme avec la production matérielle ? Les idées dominantes d'une époque n'ont jamais été que les idées de la classe dominante.... Quand le monde antique était à son déclin, les vieilles religions furent vaincues par la religion chrétienne. Quand, au XVIII<sup>e</sup> siècle, les idées chrétiennes cédèrent la place aux idées de progrès, la société féodale livrait sa dernière bataille à la bourgeoisie alors révolutionnaire. Les idées de liberté de conscience, de liberté religieuse ne firent que proclamer le règne de la libre concurrence dans le domaine du savoir. « Sans doute, dira-t-on, les idées religieuses, morales, philosophiques, juridiques, etc., se sont modifiées au cours du développement historique. Mais la religion, la morale, la philosophie, la politique, le droit se maintiennent toujours à travers ces transformations. Il y a de plus des vérités éternelles, telles que la liberté, la justice, etc., qui sont communes à tous les régimes sociaux. Or, le communisme abolit les vérités éternelles, il abolit la religion et la morale au lieu d'en renouveler la forme, et cela contredit tout le développement historique antérieur. A quoi se réduit cette accusation ? ... qu'elle qu'elle ait été la forme politique revêtue par ces antagonismes, l'exploitation d'une partie de la société par l'autre est un fait commun à tous les siècles passés. Donc rien d'étonnant si la conscience sociale de tous les siècles, en dépit de toute sa variété et de sa diversité, se meut dans certaines formes communes, - formes de conscience qui ne se dissoudront qu'avec l'entière disparition de l'antagonisme des classes. La révolution communiste est la rupture la plus radicale avec le régime traditionnel de propriété : rien d'étonnant si dans le cours de son développement, elle rompt de la façon la plus radicale avec les idées traditionnelles ».

« Le pouvoir politique, à proprement parler, est le pouvoir organisé d'une classe pour l'oppression de l'autre » (p. 69).